



DOI :

Culture

4. Gustave Flaubert en toutes lettres. Le voyage en Orient

Jean-Marie André
jeanmarieandre.com

Un voyage en Orient était à cette date une grande chose : là où Chateaubriand ira bientôt en cavalier et en gentilhomme, Byron en grand seigneur, Lamartine en émir et en prince...

Sainte-Beuve

Le courrier avec le Proche Orient au XIX^e n'était pas sans aléas... Flaubert les détaille dans une lettre à sa mère le 22 novembre 1849. « Tu vois que mille causes peuvent retarder l'arrivée des lettres [...] Le bateau de Beyrouth à Alexandrie a eu 3 jours de retard dans un voyage de 76 heures à cause des vents d'Ouest [...] sans parler des lettres perdues... » Il faut dire qu'avec les transports aériens, tout a changé encore que... nos cartes postales arrivant toujours après notre retour !

Dès les portes d'Alexandrie, le désert commence...

Le 23 novembre 1849, Flaubert annonce à sa mère leur départ à la pointe du jour pour Rosette.



« Nous sommes sellés, bottés, enharnachés, armés avec quatre hommes qui nous suivaient en courant, notre drogman monté sur son mulet chargé de nos manteaux et de nos provisions, et nos trois chevaux qui se conduisaient à l'aide d'un licol... Dès les portes d'Alexandrie, le désert commence et ce sont des monticules de sable couverts ça et là de palmiers, puis des grèves qui n'en finissaient [pas]. De temps à autre, dans le sable, on rencontre la carcasse de quelque animal, un chameau mort aux trois quarts rongé par des chacals et dont les boyaux noircis au soleil passent en dehors, un buffle momifié, une tête de cheval, etc. Les Arabes trottaient sur leurs ânes avec leurs femmes empaquetées d'immenses voiles noir ou blancs... »
« Vers 11 heures nous avons déjeuné près d'Aboukir, dans une forteresse gardée par des soldats qui nous ont offert d'excellent café et refusé le batchis, chose merveilleuse ! La plage d'Aboukir est encore couverte de place en place par des débris de navire. Nous y avons rencontré quantité de requins échoués. Nous tirions des cormorans et des pies de mer. Nos Arabes couraient comme des lévriers ramasser celles que nous avions blessées. (Car j'ai tué du gibier, moi !- oui – moi ! Voilà du nouveau ?)



Le temps était magnifique, la mer et le ciel tout bleus, l'espace immense ». [...] « À Edkou, on passe l'eau en bac et là, nos gamins avaient acheté au conducteur de deux chameaux quelques dattes dont ceux-ci étaient chargés. [...] Un bruit de grands cris nous arrive, Sasseti [leur factotum...] s'enlève au grand galop avec son pet-en-l'air de velours qui vole au vent, nous enfonçons nos éperons dans le ventre de nos chevaux et nous arrivons sur le théâtre du conflit. C'était le propriétaire des dattes voyant nos jeunes drôles en manger avait cru qu'ils les avaient volées et était tombé sur eux à coups de bâton ». Quand il vit Flaubert et les autres, « les rôles changèrent et de battant qu'il était, il devint battu ». Pour éviter les coups de triques « il entra dans la mer en relevant sa robe de peur d'être mouillé. Plus il relevait sa robe, plus il offrait de place aux bâtons [...] Il n'y avait rien de plus drôle à considérer que ce cul noir au milieu des vagues blanches... il hurlait comme une bête féroce et nous autres étions là sur le bord à rire comme des fous. J'en ai encore mal aux flancs quand j'y pense ».

« Le soir à 6 heures, après un coucher de soleil qui faisait ressembler le ciel à du vermeil fondu et le sable du désert à de l'encre, nous arrivâmes à Rosette dont toutes les portes étaient fermées. Au nom de Soliman-Pacha, elles s'ouvrirent en criant lentement comme celles d'une grange. Les rues étaient sombres et si étroites qu'il y avait juste la place pour un cavalier [...] Le pacha nous a reçus sur son sofa, entouré de nègres qui nous ont apporté des pipes et du café. Après beaucoup de politesse et de compliments, on nous a donné à souper et fait nos lits garnis d'excellentes moustiquaires. A propos de moustiques, j'en suis tigré. Du reste, je ne les sens nullement. Ma peau est tannée mais ce qui me désole c'est que je ne bronze pas du tout tandis que Maxime est déjà aux trois quarts nègre. Le lendemain matin se présenta le médecin du régiment, un Italien parlant parfaitement le français. [...] Quand il sut mon nom et que j'étais fils de médecin, il me dit qu'il avait entendu parler de mon père et qu'il avait lu son nom cité plusieurs fois. Ce ne fut pas pour moi, chère mère, une médiocre satisfaction en songeant que la mémoire de ce pauvre père m'était encore bonne à quelque chose et me protégeait de si loin. Cela me rappelle qu'au fond de la Bretagne aussi, à Guérande, le médecin du pays m'avait dit l'avoir cité dans sa thèse ».

« Toute la matinée donc fut employée en courses dans Rosette. A propos, fais-moi le plaisir, quand tu écriras à Rouen, de t'informer de M. Julienne, celui qui a inventé les fourneaux économiques pour les pompes à feu. Quelle est son adresse ? Et voudrait-il entrer en correspondance avec M. Foucault, directeur de la manufacture de riz à Rosette, à qui j'ai parlé de cette invention et qui désire fort de savoir à quoi s'en tenir ? [...] Bref à 1 heure et demie, nous avons fait chez le pacha de Rosette un dîner où il y avait 10 nègres pour nous servir. Ils avaient des jaquettes de soie, quelques uns des bracelets d'argent ; nous étions cinq autour d'une table grande comme le guéridon qui est dans mon cabinet, assis sur des divans on buvait tous dans le même verre et nous mangions avec nos doigts, on apportait les mets plat à plat sur un plateau d'argent, il y eut bien de servis au moins 30 plats. On mange cinq ou six bouchées de chacun et on vous en sert un autre. Tous arrivent l'un après l'autre. Un négrillon en jaquette bariolée nous chassait les mouches avec un plumeau en roseaux, d'autres nous versaient de l'eau soit pour boire soit pour nous laver les mains. C'était dans une grande chambre en bois, ouverte de tous côtés et dominant la mer qui battait au pied. Quant à la cuisine turque, la pâtisserie (beignets, gâteaux, plats sucrés, etc.) est excellente. Le reste m'a paru exécrable, mais ne m'a pas fait mal au ventre, ce qui m'a étonné ».

L'après-midi, nous nous sommes promenés en barque sur le Nil, du côté de l'ombre, frisant le bord du fleuve chargé de jardins qui versent dans l'eau leurs touffes vertes. De temps en temps entre les palmiers et les orangers paraît une maison de bois toute découpée de ciselure comme un manche d'ombrelle chinoise. Sur le balcon, une femme voilée dont on ne voit que les yeux, ou bien un musulman prosterné du côté de la Mecque et récitant ses prières en se frappant le front contre la terre ». Le lendemain mardi à 6 heures du matin nous sommes repartis. Il faisait froid. Nous avons gardé nos cabans toute la journée et sommes arrivés à 5 heures à Alexandrie après 18 lieues de



cheval dans le désert sans être ni écorchés ni moulus. D'ailleurs nos selles sont si bonnes qu'on y est comme dans des fauteuils ».

« Adieu ma pauvre mère adorée... Ce soir, soirée, réunion dans le grand monde. Nous allons chez le Général Gallis. On dit qu'on y joue au whist. Ce n'est pas mon affaire, mais la société, l'étiquette, les exigences du monde ! Je vais donc déployer mes bonnes manières. Ecris-moi... Mets tout bonnement mes noms et titres avec : Au Caire. Egypte.

Je crois bien, homme intelligent que tu n'attends pas à recevoir de moi une relation de mon voyage, mais mon ressenti...

Le 1^{er} décembre 1849, arrivé au Caire, Gustave Flaubert fait part, à son grand ami Louis Bouilhet resté à Rouen rue Beauvaisine entre « Huard et les hiboux empaillés », de son désir de lui décrire uniquement ce qu'il ressent et a ressenti pendant ce voyage en Égypte. Louis Bouilhet, rappelons-le, faisait partie du souper d'adieu prévu en compagnie de Maxime Du Camp et Théophile Gautier, tous amis fidèles de Flaubert qui était lui, sur le point de renoncer à ce voyage pour consoler Louise Colet inconsolable. Mais il changea d'avis en cours de repas et la fête s'acheva en maison close ! Ces lettres adressées à Louis Bouilhet sont, comme nous le verrons, parfaitement complémentaires de celles écrites à sa mère ! Gustave Flaubert y changeait simplement de focale pour un contrepoint plus leste !

"A l'heure qu'il est, la lune brille sur les minarets, tout est silencieux ; de temps à autre aboient les chiens ; j'ai devant ma fenêtre, dont les rideaux sont tirés, la masse noire des arbres du jardin vue dans la clarté pâle de la nuit. Près de moi [sur ma table carrée garnie d'un tapis vert] gisent mes instructions ministérielles qui m'ont bien l'air de vouloir torcher mon cul un de ces jours [...] Quant à ma seigneurie, elle est revêtue d'une grande chemise de nubien, en coron blanc, ornée de houppes et d'une coupe dont la description serait longue... Mon chef est complètement ras, sauf une mèche à l'occiput (c'est par là qu'au jour du jugement, Mahomet doit vous enlever) et couvert d'un tarbouch rouge qui casse-pête [éclate] de couleur rouge et m'a fait casse-péter de chaleur. Nous avons des boules assez orientales. Maxime surtout est colossal, quand il fume le narguich en roulant son chapelet. Des considérations de sécurité arrêtent notre élan de costume ; l'Européen étant plus respecté en Égypte, ce ne sera qu'en Syrie que nous nous affublerons complètement ».

"Le matin du jour où nous avons abordé l'Égypte, je suis monté dans les hunes avec le maître de timonerie et j'ai aperçu *cette vieille Égypte* ? Le ciel, la mer, tout était bleu[...] Voilà, ce que j'ai vu en approchant de terre du côté des Catacombes et des bains de Cléopâtre, nous distinguâmes un homme à pied avec deux chameaux qu'il poussait devant lui. Dans le port, quelques arabes assis jambes croisées sur des pierres, pêchaient à la ligne de l'air le plus pacifique du monde. Nous avons passé à l'arrière d'un petit brick portant le nom de Saint Malo, une bonne merde est tombée bruyamment dans l'eau, de la bouteille d'une frégate turque, et l'on a lâché les ancres. Toute une flottille de canots pleins de portefaix, de drogmans [traducteurs], des consuls et [de leurs gardes] les cawas, s'est ruée sur nous. C'a été un bon charivari de paquets, de gueulades ; on s'embarrassait dans les longues pipes, dans les cordages, dans les turbans, on jetait les malles par-dessus bord dans les canots, le tout assaisonné de coup de triques sur les épaules des fellahs. A peine avons-nous touché terre que déjà Du Camp avait des excitations à propos d'une négresse qui puisait de l'eau à la fontaine. Il est également excité par les négrillons. Par qui n'est-il pas excité ? Ou pour mieux dire, par quoi ? »

"D'un mot, voici jusqu'à présent je résume ce que j'ai ressenti : peu d'étonnement de la nature, comme paysage, comme ciel, comme désert sauf le mirage; étonnement énorme des villes et des hommes.[...]Cela tient sans doute à ce que j'avais plus rêvé, plus creusé et plus imaginé tout ce



qui est horizons, verdure, sables, arbres, soleil, que ce qui est maison, rues, costume et visage. C'a été pour la nature une retrouvaille, et pour le reste une trouvaille. Mais il y a un élément nouveau, que je ne m'attendais pas à voir et qui est immense ici, c'est le grotesque. [...] Dans les rues, dans les maisons, à propos de tout, de droite et de gauche, on y distribue des coups de bâton avec une prodigalité réjouissante. Tout le vieux comique de l'esclave rossé, du vendeur de femmes bourru, du marchand filou, est ici très jeune, très vrai, charmant ». Hier sur la place publique, nous avons vu un escamoteur avec un enfant de 7 à 8 ans et deux fillettes. L'enfant était un aimable môme qui adressait à la foule des apostrophes du genre : « Donnez moi cinq paras pour manger du miel en l'honneur du prophète et je vous amènerai ma mère à baiser » et là-dessus on rit, « Je vous souhaite d'avoir un très long vi ». « Dans une scène où il parlait à un homme sourd, après avoir essayé de se faire entendre en lui criant alternativement à chacune de ses oreilles, il s'est mis à la fin et de désespoir à lui hurler dans le cul ».

« Demain nous devons faire *une partie sur l'eau* avec plusieurs putains qui danseront au son du tarabouch, avec des crotales, et leur coiffures de piastres d'or [...] Avant-hier nous fûmes chez une femme qui nous en fit baiser deux autres. L'appartement délabré et percé à tous les vents était éclairé par une veilleuse, on voyait un palmier par la fenêtre sans carreaux et les deux femmes turques avaient des vêtements de soie brochés d'or. C'est ici qu'on s'entend en contrastes, des choses splendides reluisent dans la poussière. J'ai baisé sur une natte où s'est déplacée une nichée de chats, étrange coït que ceux où l'on se regarde sans pouvoir parler. Le regard est doublé par la curiosité et l'ébahissement. J'ai peu joué d'ailleurs, ayant la tête trop excitée. Ces cons rasés font un drôle d'effet. Elles avaient du reste des chairs dur[e]s comme du bronze et la mienne possédait un admirable fessier ». Suit, daté du 4 décembre 1949, un post-scriptum pimenté et exclusivement réservé à Louis Bouilhet resté seul à Rouen entre Huard, son ancien collègue, devenu commissaire de police et ses hiboux empaillés !

« Nous ferons une petite tournée aux environs dans laquelle, nous verrons les Pyramides, Saccara, Memphis et Le Motakam [où Saladin avait construit une citadelle] où j'espère tuer des hyènes ou quelque renard dont je rapporterai la peau ». Ici « Une des plus belles choses, c'est le chameau. Je ne me lasse pas de voir passer cet étrange animal qui sautille comme un dindon, et balance son cul comme un cygne. Ils ont un cri que je m'épuise à reproduire. J'espère le rapporter mais c'est difficile à cause d'un certain gargouillement qui tremblote au fond du râle qu'ils poussent. Du reste j'en aurai peut-être assez du chameau car nous partons vers le 1^{er} janvier pour notre voyage de la Haute-Égypte et de la Nubie. Ce sera l'affaire de trois mois environ ».

Adieu pauvre bougre. Pense à nous et jusqu'à nouvel ordre, écris moi au Caire, Egypte, et n'oublie pas de mettre sur l'adresse : chargé de mission en Orient.

À suivre...

Quelques références

1. Flaubert G. Correspondance Tome I. Bibliothèque de la Pléiade, p 530-542
2. Flaubert G. Correspondance. Le voyage d'Orient. Folio N°3126. p107-138
3. Herbert R. Lottman. Vers l'Orient avec Du Camp. 1989. Ed. Fayard, p 134-144